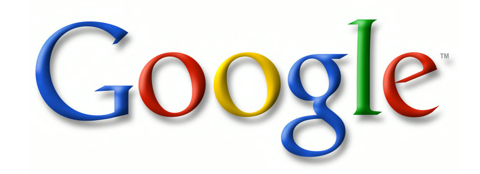


# LA POÉSIE BRETONNE CONTEMPORAINE

Pierre LAURENT

# La Poésie Bretonne contemporaine

PARIS
LIBRAIRIE BRETONNE
M. LE DAULT
7, Rue Lobineau

1902

# LA POÉSIE

## BRETONNE CONTEMPORAINE (1)

### (1889-1899).

---

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'historien national de la Bretagne, M. Arthur de la Borderie, eut naguère un mot qui fit fortune : « La Bretagne est une poésie. »

En effet, c'est une poésie par les splendides exploits de ses héros, les admirables légendes de ses vieux saints, l'infinie variété de ses paysages toujours pittoresques, et surtout par l'originalité de ses costumes, de sa langue, de ses mœurs, de ses croyances et de ses traditions : « poésie rustique dont la fraîcheur embaume comme une senteur d'aubépine, et que Brizeux appelle très heureusement une vivante harmonie. »

Vous savez, Mesdames, Messieurs, que les œuvres de nos grands prosateurs : Châteaubriand, Lamennais, Jules Simon, Ernest Renan, en sont imprégnées aussi bien que les Chansons populaires recueillies par la Vil-

(1) Causerie faite à Paris à la fin de mai 1899.

lemarqué, Luzel, Sébillot ou que les moindres strophes du chantre de *Marie* et des *Bretons*. Mais, faute de temps et pour ne point faire double emploi avec le volume très intéressant de M. Joseph Rousse sur la poésie bretonne depuis le début de notre siècle jusqu'en 1880, nous restreindrons le champ de notre étude. L'esquisse du mouvement poétique breton depuis une dizaine d'années, tel sera, si vous le voulez bien, l'objet de cette causerie pour laquelle nous avons l'honneur de solliciter toute votre indulgence. Et encore ne parlerons-nous ni de la chanson qui a valu à Théodore Botrel, Léon Durocher et Yann Nibor une si grande notoriété, ni de la poésie dramatique où se sont particulièrement distingués Durocher, Olivier de Gourcuff, Eugène Le Mouël et Louis Tiercelin ! Ainsi, nous pourrons étudier d'une manière quelque peu détaillée la poésie lyrique bretonnante et française et insister sur les œuvres qui ont eu le plus de retentissement en Bretagne, ou dans lesquelles nous trouverons le mieux dépeints les traits caractéristiques de la terre et de l'âme bretonnes.

## I

Les richesses poétiques de l'une et de l'autre étaient bien connues de Louis Tiercelin et de J.-Guy Ropartz, quand, après l'inauguration de la statue de Brizeux, due au délicat ciseau de notre compatriote Pierre Ogé, ils pensèrent à réunir en un volume quelques-unes des œuvres de poètes contemporains soit nés, soit *acclimatés* en Bretagne, soit issus de parents bretons. Mais ils ne se doutaient point du nombre et de l'importance des envois. La sélection nécessaire une fois faite, *Le Parnasse Breton* contint des pièces d'une centaine de poètes, la

plupart inédites ou peu connues, et l'on put y lire, par exemple, à côté de chefs-d'œuvre du maître Leconte de Lisle, le premier sonnet d'un jeune homme de dix-neuf ans, Marcel Béliard, qui s'intitulait : *Le plus petit follet de la côte bretonne.*

« Nous avons espéré », disait Tiercelin dans la préface, « que de cette réunion fortuite l'union naîtrait « entre passionnés du même art ; qu'en apprenant à « connaître les autres, chacun se jugerait mieux ; « qu'en groupant les poètes sous la bannière de la Bre- « tagne, plus de sympathie irait vers eux... Nous « avons cru ainsi, faisant œuvre de bons Bretons, « nouer un lien solide, favoriser un mouvement utile, « provoquer des jugements sincères et profitables et, « par là, déterminer un progrès. »

Le succès de leur publication dépassa les espérances de Tiercelin et Ropartz : aussi voulurent-ils par la fondation d'une revue mensuelle transformer en un lien durable le lien momentanément établi entre les poètes bretons. Telle fut l'origine de *L'Hermine* dont le premier numéro parut à Rennes en octobre 1889 avec des vers de Charles Le Goffic, que son délicieux recueil *Amour Breton* venait de révéler au public, de M^me^ Sophie Hüe, l'auteur des *Maternelles*, et d'Edouard Beaufils. Nous retrouvons ces noms et ceux de Louis Tiercelin, Sullian Collin, Lud Jan, Anatole Le Braz, Frédéric Plessis, Thomas Maisonneuve, Frédéric Blin, Henri Droniou, Louis Daligaut, Stanislas Millet, Xavier d'Haucour, Eugène Le Mouël, etc., dans les exemplaires suivants de *L'Hermine* et dans les dix livraisons du *Pour Fuir*, recueil de vers inédits. On n'a pas oublié à Rennes les magnifiques soirées où les poètes disaient leurs vers, et les joyeux banquets dans les-

quels ils se réunissaient pour fêter l'apparition des volumes de leurs confrères. C'est ainsi que, de 1890 à 1892, furent fêtés successivement : *Les Chrysanthèmes*, d'Edouard Beaufils, *Dans la Bruyère*, de Lud Jan, et *Chansons Douces*, de Charles Bernard, *Par la Lande*, de Victor Thomas, et *Sous les Chênes* de Jos Parker, *La Chanson de la Bretagne*, d'Anatole Le Braz... Si l'on veut avoir une idée de l'enthousiasme qui régnait en ces fraternelles agapes, il suffit de se reporter au récit du banquet du 4 avril 1891. Parker et Le Braz étaient venus de Cornouaille en costume breton. Pilven (Le Sévellec) les salua dans la langue bretonne et, dans ce même idiome, Le Braz répondit :

« Gars de la Haute-Bretagne, Tiercelin a fait une chose grande. Il a rassemblé autour de lui quiconque rêve de voir encore la bannière de Bretagne onduler au vent, quiconque est prêt à maintenir droite sa hampe. Mon cœur à moi se prend à bondir, quand je vois combien de Bretons montent encore la bonne garde autour de la vieille patrie... Un temps à venir, il sera fait état de nous dans le monde, comme autrefois. Dans ce temps-là, vous, les gars de la Haute-Bretagne, vous entendrez, j'en suis sûr, la langue dans laquelle vous parle aujourd'hui un Cornouaillais, et d'un bout à l'autre de la Bretagne, cœur, langue, costume, tout sera breton. »

Le Braz avait entendu l'éloquent appel que, de Rennes, lui adressait Edouard Beaufils :

O frères, encore un coup, ne désespérons pas !
Chez nous le désespoir n'est connu que du lâche,
Et pour que la Bretagne ait raison du trépas,
Sachons ne point faillir à notre sainte tâche.

Vivons parmi les gens de la glèbe, vivons
Dans la communion des histoires passées,
Avec tous ceux dont les yeux vagues et profonds
Reflètent la candeur natale des pensées.

Dans l'idiome ancien, chaque jour, disons-leur
Les mots qui font aimer l'Armor et vont à l'âme
Et la vieille foi celte en ce rêve meilleur
Que l'idéal chez nous éclaira de sa flamme.

La plupart des poètes de *L'Hermine* collaboraient également à la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* publiée à Nantes, depuis une trentaine d'années, par la *Société des Bibliophiles Bretons.* Ce périodique est surtout consacré à l'érudition ; mais le distingué rédacteur en chef, M. Olivier de Gourcuff, excellent poète lui-même, accueille volontiers les poésies de ses confrères : Joseph Rousse, Dominique Caillé, Yves Berthou, René Kerviler, Louis Bonneau, vicomte Odon du Hautais, etc.

Nous avons à mentionner, en 1893, la naissance à Lorient d'une petite revue littéraire : *Le Biniou*. Pendant deux ans, on y lut des vers de Jos Parker, Yan Carnel, Victor Slane, Johël d'Armor, Paul Lorans, Manrique, etc... Lorsque *Le Biniou* eût cessé de paraître, deux de ses collaborateurs, M. René Saïb et M[me] Madeleine Desroseaux, — ce sont les pseudonymes de M. et M[me] André Degoul, — fondèrent en juillet 1895, *Le Clocher Breton*. Depuis, cette publication mensuelle nous a permis d'assister aux débuts pleins de promesses de plusieurs poètes : Louis Beaufrère, Auguste Dupouy, Simon Le Beaudour, Jean Le Guillou, Maurice Le Dault, Hubert de Launay, Henry de La Guichardière, etc.

En 1897, à Lorient, *La Mer*, de Johël d'Armor, et, à Morlaix, *La Revue Armoricaine*, de Yves Le Febvre,

Alexandre Verchin et Marc Daubrive, n'eurent qu'une existence éphémère. Dans cette dernière ville, paraît un journal hebdomadaire, *La Résistance*. Avec *La Dépêche de Brest*, dirigée d'abord par M. Dessoye puis par M. Coudurier, *L'Indépendance Bretonne* et la *Kroaz ar Vretoned,* de Saint-Brieuc, *L'Union Agricole et Maritime*, de Quimperlé, *La Revue Morbihannaise*, de Vannes, *Le Salut,* de Saint-Malo, *Le Finistère*, de Quimper, que rédigent les bons poètes, Max Nicol, Boivin, Paban, cette petite feuille mérite d'être signalée à l'attention de quiconque s'intéresse au mouvement poétique dont nous avons tenté de donner une esquisse aussi complète et impartiale que possible. Nous ne regretterons point d'être entré dans les détails qui précèdent, s'ils contribuent à faire savoir en quelles circonstances s'est produite la renaissance de la poésie bretonnante et française, et aussi quels en ont été les initiateurs et les principaux propagateurs.

## II

Nous avons parlé de poésie bretonnante. En effet, il y a maintenant, et plus nombreux que jamais, grâce à l'action de nos trois revues provinciales, de certains journaux locaux, et de *L'Association Bretonne*, de *L'Association Artistique et Littéraire de Bretagne*, de *L'Union Régionaliste*, il y a, disons-nous, un groupe de poètes qui écrivent dans « l'idiome d'or » célébré par Brizeux...

N'est-ce pas Luzel qui s'écriait dans son *Bepred Breizad*, en 1865 :

« Aussi longtemps qu'il y aura de la bruyère en Basse-Bretagne, — et sur le rivage de la mer bleue des

rochers, — notre vieille langue ne saurait mourir...

« Aussi longtemps qu'il y aura des rochers au rivage de la mer, — aussi longtemps le vieux barde chantera sur le seuil de sa porte, — et toujours dans la vieille langue d'Armor. »

En 1892, Luzel renouvelait sa profession de foi celtique :

« Rac te iez ker hor zent coz,
« A gompzont c'hoas er Baradoz,
« Té ê ar frankiz hac ar vro.

« Nos pères te parlaient, nos vieux saints t'ont chérie,
« Ils te parlent encore, et tout cœur breton crie :
« Oui, c'est toi la Patrie, et toi, la Liberté ! »

Jusqu'à sa mort, Luzel collabora à *La Revue de Bretagne* et à *L'Hermine*. Ces deux périodiques et *Le Clocher Breton* publient presque tous les mois une poésie en langue bretonne. Il faut lire les vers du rossignol de Saint-Yves, du Barde du Ménez-Bré, de Michel Le Dorner, des abbés F. Le May, J. Buléon, J.-M. Cadic, Le Strat, Falquerho, de Charles Guennou, François Vallée, J.-M. et P. Martin, Louis Tiercelin, Anatole Le Braz, Pilven (Le Sévellec), F. Le Lay, Charles Rolland, Charles Le Rodallec, Jean Le Fustec, Toussaint Le Garrec, François Jaffrennou, Charles Le Bras, Tanneguy Malmanche, etc. Pourquoi ces poètes n'imiteraient-ils point l'exemple de Jaffrennou qui vient de réunir ses premiers essais sous le titre de *An Hirvoudou* (Les Sanglots) ? Ou, du moins, pourquoi ne publierait-on pas une anthologie, pourquoi Clairet, par exemple, ne donnerait-il point une nouvelle édition des *Bleuniou Breiz* (Fleurs de Bretagne) ? *An Hirvoudou* est peut-être, avec *Breiz* (Bretagne), de Narcisse Quellien, *En Est* (La Moisson),

de l'abbé J.-M. Cadic, et *Foér Veriadec* (La Foire de Mériadec), de l'abbé Jean Mary, le seul volume de poésie bretonnante qui ait paru depuis 1889. Tous les poètes que nous avons nommés continuent dignement la tradition des Proux, des Le Jean et des Guillôme. Nous n'avons pas le temps d'en citer des extraits : une poésie allégorique de F. Le Lay, *Gwerches Arvor* (La Vierge d'Arvor), va nous faire connaître les principaux thèmes de leur inspiration :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Elle est morte ! elle est morte !... ricanait l'étranger, — la poésie des Bretons !

« Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! on a menti. — Ecoutez, Bretons, sa voix sur la montagne, — Regardez votre vierge, dans sa robe blanche, — Une main sur sa harpe, — — Belle et forte surtout, — Ecoutez comme elle chantait :

« Tant que sur la Bretagne notre pays aimé — Le soleil sa clarté répandra — Tant que la grande mer furieuse — De sa vague l'enserrera, — Je chanterai sur ma harpe retentissante — Les rayons du soleil et les bruits de la vague.

« Tant que Dieu, sur nos prairies — Le gazon fleuri éparpillera, — Et dans les genêts de nos landes, — Des fleurs jaunes mêlera, — Je chanterai sur ma harpe retentissante, — Le gazon de l'été et sa fleur.

« Tant que par les bois, le vent, — Dans les arbres de pin grondera, — Et que gémira la tourterelle, — Cachée au fond des ronces en broussailles, — Je chanterai doucement sur ma harpe — La plainte de la tourterelle dans les ronces.

« Sur les hautes cîmes des montagnes, — Quand hurle le vent des batailles, — Et sur le dos de la large plaine, — Quand ruisselle le sang des combattants, — J'ai toujours aimé à chanter, — Les excitations pleines d'angoisses du barde guerrier.

« Je chante, aussi joyeuse surtout, -- Les mugissements de la mer sur les grèves, — Le grondement du tonnerre, et l'éclair, — Qui déchire le ciel en mille morceaux, — Et mon cœur tressaille dans ma poitrine, — Chaque fois que je chante une chanson bretonne.

« Au mois d'avril, aux coins des bois, — Quand gazouillent les oiseaux dans les arbres, -- Quand vont les jeunes gens, la main dans la main, — Par les sentiers fleuris d'églantine, — Près de leur oreille, toujours ma chanson, — A chanté délicieusement à leur cœur.

« Mon chant mélancolique berce — Le cœur de l'homme fatigué de son sort. — Aussi, doucement comme la voix d'un ange, — Ma chanson l'enlèvera au-dessus de la terre, — Et versera sur sa tristesse, — La rosée tendre de l'oubli.

« Venez donc, Bretons, sur la montagne, — Venez, et je chanterai, comme autrefois, — Quand je lançais de-ci de-là — Mes chefs de bande sur les pays étrangers, — A vous aussi doucement comme chante le rossignol du bois,

Je chanterai la beauté de vos filles, — Leurs cheveux noirs longs et brillants, - Leur œil bleu comme la fleur — Répandue dans vos champs, — Leur taille flexible et mince, comme — Sur le bord des rivières les roseaux.

« A vous aussi, gars de Basse-Bretagne, — Désireux de suivre mes traces, — A vous, joyeuse, et à haute voix, — Je dirai mes plus belles poésies — Pour planter dans vos cœurs — La vigueur de vos ancêtres, et leurs âmes,

Et maintenant, Bretons, mes enfants, — Par-dessus les ennuis de ce monde, — Levons notre tête vers Dieu, — Et demandons-lui tous — Qu'il conserve toujours en Bretagne — Les vieilles mœurs, la vieille langue, la vieille foi ! »

## III

Les beautés de la nature, le culte de Dieu, de la famille, du pays, de ses héros, de ses légendes, l'amour : voilà bien quelles sont les sources d'inspiration des poètes bretons celtiques et des poètes bretons français.

Sans doute, suivant les cas particuliers, cette inspiration peut être surtout descriptive, religieuse, épique, légendaire ou lyrique, mais elle est toujours vraie. Sans doute, la poétique de certains d'entre eux ressemble beaucoup à celle de Parker :

Il faut pour l'accorder à ton rythme connu
Que ton âme naïve et ton cœur ingénu
Sentent toute beauté, de l'humble à la plus grande,
Dans la simplicité d'un pâtre de la lande,

tandis que d'autres, au contraire, tels que Tiercelin et Beaufils, attachent plus d'importance à la forme :

Ne dis pas tes douleurs comme la foule;
Mets dans tes vers des diamants et non des pleurs.

Mais, quoi qu'il en soit, un trait commun domine leurs œuvres : la sincérité. Et parce que ces poètes sont sincères, il s'ensuit que leurs productions sont généralement mélancoliques. Mesdames, Messieurs, vous n'en serez point surpris, puisqu'ils appartiennent à une race dont Renan a dit en une page célèbre :

« Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire : elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qui s'appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des éma-

nations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur.

« L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur, car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui éclate d'une manière admirable dans les chants publiés par M. de la Villemarqué. »

Pour peu que nous étudiions ensemble nos poètes, Mesdames, Messieurs, nous retrouverons chez eux, aussi bien chez les débutants que chez les autres, les caractères distinctifs signalés par Renan. D'ailleurs, à part certaines fantaisies de Léon Durocher, le mâle chanteur de *Clairons et Binious*, et de Frédéric Le Guyader, l'auteur de *l'Ère Bretonne*, il ne nous souvient guère d'avoir lu de pièce si courte soit-elle qui n'invite sinon à la tristesse, du moins à la mélancolie dont semblent imprégnés notre ciel et nos paysages de landes et de mer.

Pays mouillé, touchant comme un visage en larmes,

a dit François Coppée, lors de l'inauguration de la statue de Brizeux.

Tenez, prenons au hasard. Voici des strophes de jeunes poètes :

De Hubert de Launay (Henry de la Bunelaye).

La vague, ce matin, était tendre et berceuse
Qui brisera demain des fronts sur les îlots.
Fais ce rêve, ce soir, toi qui n'es pas rêveuse,
Que les cœurs des humains changent comme les flots.

D'Auguste Dupouy, le distingué professeur de rhétorique au lycée de Quimper :

L'oiseau chante, ivre de lumière.
L'homme se tait. Dirait-on pas
Quelque printemps de cimetière ?
Les morts s'éveillent : parlons bas.

Ils reviennent, troupe éphémère,
Le matin, au soleil quitté,
De là vient qu'un air de mystère
Rôde aujourd'hui, par la cité.

Et qu'on s'oublie, et qu'on s'étonne,
A voir passer, comme autrefois,
Sous sa coiffe blanche, une nonne,
Les grains de son rosaire, aux doigts.

Passons aux œuvres de leurs aînés. Un fragment de Le Braz nous tombe sous les yeux :

C'est une terre en pierre, et qui tombe en ruine ;
C'est le cadavre épars d'un pays effondré.
Un fantôme de ciel erre dans la bruine,
En quête du soleil qui s'est évaporé.

Les rochers même, au bord des mers tristes, se meurent
D'un mal mystérieux, nostalgique et fatal
Et la lumière grise a dans ses yeux qui pleurent
Le regard immolé d'une sœur d'hôpital.

Des brumes, des linceuls moisis, de longs suaires
Flottent, lessive morne, au flanc des vallons bas ;
Et là-haut, les Ménez semblent des ossuaires,
De grands cairns entassés sur d'immenses trépas.

Plus haut encor, les bras ouverts dans les ténèbres,
Comme de grands oiseaux cloués en plein essor,
Les Christs miment dans l'air, de leurs gestes funèbres,
La désolation de la terre d'Armor.

Que dites-vous de ce paysage ? Maintenant, c'est Beaufils qui pleure :

Las ! les roses mortes toutes,
Roses de l'été défunt,
Ont jonché les grandes routes
De pétales sans parfum !

Et voici l'hiver, la pluie,
Monotone, qu'on entend,
Sur la ville qui s'ennuie
Tomber comme en sanglotant,

A cette heure lente et grise
Où les soirs sont confidents
Du pauvre cœur qui se brise
A se voir vivre en dedans !

C'est V.-Emile Michelet qui imprègne ses vers de mélancolie vespérale :

Mélancoliquement tombe le soir d'automne :
L'or pâle du couchant baigne les arbres roux.
Lointaine, une vapeur par masses met des flous
Sur les contours lavés de teinte monotone.

... Et sous tes plis fermés portant le vague espoir,
D'un lendemain nouveau, révélateur d'un monde,
Dans l'âme triste tu descends, ô calme soir !
Mélancolique et doux comme un amour de blonde.

« Mélancolique et doux » : peut-on, en deux mots, mieux caractériser l'amour breton? A travers les lectures de nos poètes, ce sentiment apparaît bien tel que Renan l'a défini, ce qu'il y a de plus particulier dans notre race, profond, fidèle, timide, discret, avec une légère teinte de mysticité. Ecoutez cette *Romance* de Charles Bernard, le délicat poète de l'*Amour en rêve.*

Depuis que je la rencontrai
Mon cœur aimant cache un secret
Que nul n'a deviné peut-être,
Car elle-même ne sait pas
Que j'ai de loin suivi ses pas
Le premier jour sans la connaître.

Ce n'était alors qu'une enfant
Au charme déjà triomphant
Dans sa mignonne beauté blonde,
Aux grands yeux rayonnants et clairs
Qui mêlaient de soudains éclairs
A des mystères d'eau profonde.

Car elle a des yeux bleus très doux,
Et j'irais bien à deux genoux,
Devant elle brûler un cierge.
Tant la douceur et la bonté
Sont empreintes dans la clarté
De ses grands yeux chastes de vierge.

Tel est fidèle, le portrait
De celle que je rencontrai,
Cheveux flottants au vent de grève,
Et qui ne se douta jamais
Que, depuis longtemps, je l'aimais
En rêve !

Nous reprocherez-vous de faire d'autres citations ? Quand il s'agit d'apprécier des poètes, elles sont bien plus utiles que tous les commentaires.

Voici *Le Songe d'Une Nuit d'Hiver*, de Louis Le Lasseur de Ranzay :

Vous souvient-il du jour, de l'heure et de l'instant ?
La nuit d'hiver était si pâle et si désolée,
Qu'à peine miroitait au givre de l'allée
L'indécise lueur d'un astre grelottant.

Et comme les taillis n'avaient ni chants d'oiselles,
Ni vols blancs de ramiers rayant les claires eaux,
Pour oublier l'exil attristant des oiseaux,
J'ai pris vos doigts, qui frissonnaient comme des ailes.

Et, parce que la neige avait mis ses pâleurs
Aux arbres défleuris pleurant le long des sentes,
Pour devancer l'exil des floraisons absentes,
J'ai regardé s'ouvrir vos yeux qui sont des fleurs.

Et puisqu'aux églantiers les églantines closes
N'exhalaient plus l'arôme entre tous adoré,
Pour évoquer le cher parfum, j'ai respiré
Tous les rosiers sur vos lèvres, qui sont des roses.

*Le Chapelet* de Claude Neige nous revient à la mémoire :

Je l'avais recueilli gisant dans la poussière
Où votre main, distraite alors, l'avait perdu,
Je tremblais bien un peu, quand je vous l'ai rendu,
Mais vos yeux étoilés d'une douce lumière
M'ont souri comme ceux d'un ange de verrière
Et mon cœur défaillait, ô délice, éperdu...
De vous aimer, longtemps je me suis défendu,
Puis je vous ai donné mon âme tout entière.

Et j'en meurs, car, hélas ! le frêle et fol espoir
Est mort qu'en l'égrenant pieusement, le soir,
Accoudant au prie-Dieu la grâce de vos poses,
Rêveuse, vous laissez s'emmêler tour à tour,
Comme de divins lys et d'adorables roses,
Les mots de la prière et les mots de l'amour.

La conception bretonne de l'amour que ces citations vous font entrevoir, déjà, Mesdames, Messieurs, nul ne l'a peut-être aussi bien exprimée que Charles Le Goffic.

L'amour ne chante pas ; il ne sourit jamais,
Ni le matin, quand l'aube argente les sommets,
Ni quand l'ombre, le soir, s'épanche des collines,
Ni quand le rouge été flamboie à son midi,
Et du brouillard qui dort dans l'éther attiédi
Perce et dissipe au loin les pâles mousselines.

L'amour ne chante pas ; l'amour ne sourit pas.
Il vient comme un voleur de nuit, à petits pas,
Retenant son haleine et se cachant des mères,
Il connaît que nul cœur n'est fixe en son dessein
Et qu'on ne dort jamais qu'une fois sur le sein
Vêtu par nos désirs de grâces éphémères.

L'amour ne chante pas, ne sourit pas. Ses yeux
Vont traînant un regard chargé de longs adieux
Sur les rêves quittés dont plus rien ne persiste.
Nul ne sait quand il vient, ni comment, ni pourquoi
Et les cœurs ingénus qu'emplit son vague effroi
L'attendent qu'il est loin déjà, le Passant triste.

Le Goffic a rendu ailleurs la fugitivité de l'amour :

... Si cruels maintenant, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure
Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

Qui ne connaît, du même auteur ? *Premiers Doutes :*

O rayons jolis, dissipez mes craintes...

*Confidence :*

Je t'apporte un cœur bien las...

*Premier Soir :*

Ce premier soir, pourquoi, pourquoi
M'avais-tu dit, tout abattue ?...

Le Goffic excelle à traduire ses impressions en des pièces très brèves, et l'on ne saurait mieux faire que de les comparer aux petits *lieds* de l'*Intermezzo* et du *Retour* de Henri Heine, si l'on y trouvait l'ironie familière au grand poète allemand. Mais il ne nous a pas dit que son âme ; il nous a également dit « l'âme triste et douce » du pays breton et de ses habitants, et certes, il pourrait se vanter de l'avoir admirablement comprise, s'il n'était si modeste. Avec Yann Nibor, c'est le littérateur qui connaît le mieux nos matelots armoricains : on ne peut en douter, après une lecture de son « enquête économique et pittoresque » : *Sur la Côte.* Vous savez, sans doute, le dialogue entre les Paimpolais qui partent pour la grande pêche et les oiseaux de mer :

... Vos femmes, ici, prieront à genoux
Elles vous seront constamment fidèles.
Nous voudrions bien partir avec vous,
S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

Nous leur parlerons de votre retour ;
Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
Et comment la nuit, et comment le jour,
Comment votre cœur bat sous la vareuse.

Et nous les ferons renaître à l'espoir,
Tandis que les yeux tournés vers le pôle,
Elles s'en viendront au tomber du soir,
Pleurer deux à deux sur les bancs du môle.

Notre poète déplore le misérable penchant qui communique à ces hommes, « merveilleux d'endurance, de résignation et de foi ».

Une gaîté farouche
Un rire plein de frissons,
Ferment des âpres boissons,
Qui leur ont brûlé la bouche.

Que ne peut-il guérir la Bretagne des deux plaies qui la rongent : l'alcoolisme et l'émigration dans les cités dont il nous a donné le roman très exact dans les pages navrantes de *La Payse*. Volontiers, il dirait avec Yves Berthou :

Souillés par des travaux serviles,
Objets de haine ou de mépris,
J'ai vu, dans les faubourgs des villes,
Des malheureux aux traits flétris.

Tous étaient partis pleins de joie,
Tous avaient de mâles couleurs ;
Aux chagrins maintenant en proie,
Ces exilés sont dans les pleurs.

Sous le malheur qui les terrasse,
Ils sont mornes, déguenillés,
Ces derniers débris de ma race
Que des félons ont dépouillés.

S'ils n'ont plus leurs signes de force,
Si l'on a rasé leurs cheveux,
Ils ont toujours leur rude écorce
Et l'immensité dans les yeux.

Les foules passent, ironiques,
Poursuivant d'un regard moqueur
Ces grands enfants mélancoliques
Que les regrets mordent au cœur.

Pendant qu'ici sur la bruyère,
S'abattent les usurpateurs,
Profanant les lieux de prière
Qu'habitaient nos Saints protecteurs,

Là-bas, les Bretons, dans l'angoisse,
Se contemplent, désespérés,
Loin du clocher de la paroisse
Et des Saints que vous vénérez.

O puissants de la Terre ! infâmes,
Qui vous riez de notre sort,
Vous montrez à ces pauvres âmes
L'inutilité de la mort.

Et désormais rien ne leur reste
Ni l'Espérance ni la Foi !...
Bretagne ! O Bretagne céleste !
Faudra-t-il renoncer à toi ?...

Avant de portraiturer ses compatriotes Lannionnais émigrés au Hâvre : Mône Lisillour, Hervé Le Gall et Jeanne Kerguidu, Le Goffic nous a donné le médaillon d'une *Bretonne de Paris*. Nous le reproduisons bien qu'il soit célèbre :

Hélas ! tu n'es plus une paysanne ;
Le mal des cités a pâli ton front.
Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne ;
Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles ;
Tu n'as pas changé ton pas nonchalant ;
Et ta voix rebelle au parler des villes
A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
Un geste fuyant, des regards gênés,
Evoque en mon cœur le pays que j'aime,
Le pays très chaste où nous sommes nés.

N'est-ce pas que Paul Bourget a eu raison de dire : « Les vers de Le Goffic donnent une impression unique de grâce triste et souffrante. Cela est à la fois très simple et très savant. Il n'y a que Gabriel Vicaire et lui pour toucher certaines cordes de cet archet-là, celui d'un ménétrier de campagne qui serait un grand violoniste aussi. »

*
* *

Un autre représentant de la poésie intime, c'est Edouard Beaufils. Né à Rennes, il a été le disciple préféré de Tiercelin. Sous la signature de son maître et la sienne, nous avons lu, il y a quelques années, les vers suivants adressés à Mlle Marie Robert-Surcouf.

C'était un soir du mois si doux où l'été penche
Vers son déclin : dans un éblouissant décor,
Parmi des flots de pourpre et sur des houles d'or,
Le glorieux soleil se couchait dans la Manche.

Des navires montaient sur l'horizon très pur,
En dépit des longs mois, malgré les longues lieues,
Gardant de leur lointain voyage aux Iles Bleues
Tout l'enveloppement d'un exotique azur.

Un livre était ouvert près de nous, où la gloire
De Surcouf le corsaire et ses exploits anciens
Vivent par le savoir pieux de l'un des siens,
Un livre de ceux-là qui font aimer et croire.

Et près de cette mer où tonna le canon
Tant de fois contre les marins de l'Angleterre,
Nos rêves, dans le soir alangui de mystère
S'en allèrent vers vous qui portez ce haut nom ;

Vers vous en qui, par tant de morbidesse exquise,
S'attendrit l'âpreté farouche des aïeux,
Et qui portez tout l'or anglais dans vos cheveux,
Et dans vos yeux d'azur toute la mer conquise.

Parfait ouvrier du vers comme son maître, Edouard Beaufils, dès ses premières publications, s'est révélé extraordinairement triste :

Oh ! quand le marbre noir pèsera sur nos fronts,
Seigneur, est-ce le jour où nous les étreindrons,
Ces bonheurs des lointains paradis que je pleure ?

Le souvenir des pieuses tendresses maternelles l'émeut :

Quand je n'étais qu'un tout petit enfant, ma mère,
Vous veniez chaque soir
Au bord de mon berceau, calmement vous asseoir,
Et nos voix se mêlaient pour dire une prière.

Je m'endormais très pur, ma main dans votre main,
Et ma jeune chimère
Se berçait dans un songe où nos lèvres, ma mère,
Chantaient jusqu'au réveil l'espoir du lendemain.

Et j'ai grandi depuis et j'ai pleuré, ma mère,
Car le rêve m'a pris ;
Mais je retiens les mots que vous m'avez appris
Le soir, de votre voix si pieuse et si chère.

Je les saurai toujours, ces doux mots que j'ai sus
De la douce prière,
Et mon pauvre cœur sombre est consolé, ma mère,
Quand j'ai prié, comme autrefois, le bon Jésus.

Et je me souviendrai dans ma tristesse amère
Du passé réchauffant,
Et comme au temps où j'étais tout petit enfant
Je garde la candeur de votre foi, ma mère.

Vivre lui pèse comme à ses camarades de vingt ans et, seules, croit le poète, les croyances religieuses pourront les consoler :

Seigneur, Seigneur, par les affres de ton calvaire,
Par tes pieds nus saignant aux cailloux des chemins,
Par le trou de ton flanc, par les clous de tes mains,
O Seigneur Christ, veux-tu nous dire ton mystère ?

Seigneur Christ, non, Jésus, Jésus, aux cheveux roux
Ecarte seulement un peu ta chevelure,
Que se lève l'aurore, éblouissante et pure,
De ta face, et que nous tombions à tes genoux ?

Dans le second volume de Beaufils : *Les Houles*, l'influence baudelairienne est très nettement marquée :

... Vous le rappelez-vous encor,
Ce doux sonnet de Baudelaire
Que me chantait votre voix d'or
Un soir que j'avais su vous plaire ?

... Sous ma lampe, volets fermés,
Je relis les vers, chère enfuie,
Du poète que vous aimez
Au bruit du vent et de la pluie.

Et je sanglotte, en même temps,
Très chère, très belle et très bonne,
Qu'au dehors, dans la nuit, j'entends
Tomber les larmes de l'automne.

Amie aux yeux changeants, si doux,
De par l'automnal diadème
Que font vos nobles cheveux roux,
Vous êtes un beau chrysanthème,

Un beau chrysanthème onduleux
Dont penche la corolle, éclose
Par un soir d'octobre frileux
Au pays gris de la névrose.

Vos cheveux roux, vos cheveux d'or
Ont la fauve couleur, amie,
Des fins pétales où s'endort
L'âme même de l'anémie.

Ils en ont l'échevèlement
Et la grâce étrange et perverse
Quand sur votre front, follement,
Ils s'ébouriffent en averse,

Et de même que cette fleur
Dont le charme bizarre étonne,
Vous fleurissez de votre langueur,
Amie, en votre âme d'automne.

Beaufils, comme son patron Beaudelaire, a des accents très passionnés; mais ce ne sont pas seulement des pensées voluptueuses qui hantent ses rêves. Il se complaît dans l'évocation de paysages entrevus au cours de ses promenades en Basse-Bretagne :

Le soir tombait dans la langueur des fins d'été
Sur la plaine et sur la montagne,
Un soir couleur de rêve et d'automne attristé
Comme il n'en tombe qu'en Bretagne.

Le ciel était d'un rose exquis ; la mer, là-bas,
Frissonnait sous des baisers roses,
Et des feux s'allumaient sur le phare de Batz
Dans le crépuscule des choses :
Du côté de Saint-Jean-du-Doigt, dans les vallons,
Flottait une vapeur lointaine,
Et la chapelle où les dévots en cheveux longs
Trempent leurs yeux dans la fontaine,
La chapelle de Saint-Jean émergeait un peu,
Toute blanche, de la verdure,
Et, vers le sud, les monts d'Arré, sur un fond bleu,
Profilaient leur échine dure.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il aime à se rappeler de pieux souvenirs de son enfance :

Autrefois, j'ai vu des éphèbes blonds
Qui priaient la Vierge avec des mains blanches,
Et mêlaient leur âme, aux soirs des dimanches,
A l'âme de l'orgue et des violons.

Ils marchaient, nimbés d'extase fleurie,
Beaux comme l'aurore et comme les lys ;
Leurs fronts étaient ceints de volubilis,
Et leurs regards bleus pleins de rêverie.

De leur âme ainsi que d'un encensoir,
Vers la chevelure aux torsades rousses
De Jésus, l'ami des âmes très douces,
Voguaient les parfums du rêve et du soir.

Il prête l'oreille à « la voix musicale des choses » et réalise tout naturellement le désir exprimé par Verlaine : « de la musique ». Les vers de Beaufils que nous venons de citer n'en sont-ils pas, et de la meilleure, comme ceux qui suivent, de son ami le compositeur Ropartz :

POUR L'ENFANT MORTE

Les cieux encharmés ont fleuri des fleurs d'or;
Dans l'air flotte un subtil parfum de rêves.
La brise tiédit et la plainte s'endort
Des vagues déferlant le long des grèves.

Par un soir pareil j'ai reçu ses aveux
Plus doux que les musiques les plus douces.
Mon souffle se jouait dans l'or de ses cheveux,
Le vent léger jouait dans l'or des mousses.

Elle s'est endormie au dernier printemps,
Nul ne l'éveillera de son sommeil suprême.
O mort, viens à moi ! O mort, je t'attends !
Mort, conduis-moi près de celle que j'aime !

*
* *

Hélas! la mort, déjà, a fait des vides dans les rangs de la vaillante pléiade de l'*Hermine*. Vous savez, Mesdames, Messieurs, la fin tragique de René Leclerc qui, sous le pseudonyme de René de la Villoyo, fit paraître des vers extrêmement délicats, témoin ces extraits :

Dans un coffret en bois des Iles
J'ai renfermé sous triples tours
Des reliques de vieux amours
Sentimentales et futiles.

C'est un meuble à compartiments
Où tout se classe et s'étiquette :
Pour chaque case, une amourette ;
Là, des regrets — là, des serments.

... Noués en bagues, des cheveux,
Boucles blondes et mèches brunes,
Bonnes et mauvaises fortunes,
Plaisirs passés, lointains aveux.

Un bracelet de corail rose...
Nous nous sommes aimés deux mois :
La date ? C'était autrefois !
Baisers donnés, mémoire close !

... Un éventail, trame subtile,
Bijou d'ivoire et de satin...
Elle partit un beau matin :
Feu de paille et lampe qui file !

... Rubans fanés, bijoux vieillis,
Amours éteints, soleils pâlis,
Illusions, fièvres, délires !

Tous morts ! Cadavres oubliés,
Tombeaux fermés, folles reliques,
Songes vains et mélancoliques,
Chaînons des amours déliés !

Baisers pris qu'on ne peut pas rendre !
Un dernier recoin, tout petit :
Tout au fond, mon cœur est blotti ;
Bien folle qui viendra l'y prendre.

Pauvre René Leclerc ! Il dort, du moins, au pays où ses confrères souhaitent tous de pouvoir reposer un jour.

Si l'Ankou dans un coin de la lande me guette,
Que l'on m'y trouve, un soir comme un fantôme blanc,
Avec un dernier ton de chêne à ma palette,
Un dernier vers d'amour sur mon album tremblant !...
Vous qui me garderez ma place dans la terre,
N'y mettez pas de marbre avec son piédestal :
Je ne veux pour orner mon tertre solitaire
Que la pierre et les fleurs de mon pays natal !

Tel est le désir du peintre-poète fouesnantais Jos Parker. C'est aussi le *dernier vœu* de Frédéric Plessis, l'éminent maître de conférences à l'Ecole Normale Su-

périeure, auteur de *La Lampe d'Argile* et de *Vesper*, deux recueils d'une très haute inspiration :

... Bretagne, que j'ai fuie, au cours de mes désirs,
Je te reviens, lassé des hommes et des choses,
Préférant ton ennui tranquille aux vains plaisirs,
Et ta bruyère pâle à la pourpre des roses.
Me voici ! je ne veux qu'un lit dans ton terroir,
Où, près de mes aïeux, couché pour un long soir,
Je m'endorme sans peur, s'il est vrai que l'on dorme...

Anatole Le Braz, lui, voudrait mourir par un soir de mai :

... Le paisible Angelus de quelque vieux clocher
Tinterait seul mon glas aux paroisses prochaines.
Dans les sentiers bretons pleureraient les grands chênes.
Le laboureur tardif qui s'en vient en chantant
Vers sa maison de chaume où le sommeil l'attend
Se signerait la bouche, en fermant la barrière,
Et sans savoir mon nom, m'enverrait sa prière.

Cette préoccupation de la mort qui devient une véritable hantise chez Gustave-Charles Toussaint, le poète des ossuaires, est un des traits caractéristiques de la race, d'après Renan, et la collection de légendes rurales recueillies par Le Braz prouve la vérité de cette observation. C'est aussi une croyance bretonne que les morts restent tenir compagnie aux vivants :

A quoi bon dire les vivants
Puisque nous sommes ceux qui meurent ?

se demande Le Braz, et il ajoute, interpellant ses défunts,

... Vous êtes parmi nous
C'est vous qu'on voit, — âmes fanées, —
Qu'on voit s'accroupir à genoux
Dans les maisons abandonnées.

Nous vous nommons de noms divers,
Vous peuplez le temps et l'espace,
Vous êtes l'odeur des foins verts
Et le sanglot du vent qui passe.

Quand les vivants, hommes de bruit,
Ont clos leurs yeux sur leur journée,
Vous vous levez avec la nuit
Pour quelque tâche interminée.

La lune, veilleuse des morts,
Au plafond du ciel se balance.
Sous vos chapeaux à larges bords,
Vous peinez, hommes du silence.

Des passants vous ont reconnus,
Des passants tardifs, à la brune,
Ont vu pleurer sur vos pieds nus
Les larmes blanches de la lune !

Vous êtes ceux qu'on n'entend pas,
La muette chanson des choses,
Et l'on se prend à parler bas,
Quand vous frôlez les portes closes...

*
* *

Il nous plaît tout particulièrement de songer que nos morts sont

La muette chanson des choses

lorsque nous relisons des vers de Lud Jan. Mieux que personne, il l'a dite en ses poèmes, cette chanson, et nous aimons à croire qu'il la répète sur la terre natale qui l'a repris, tout jeune encore, dans son sein maternel...

Terre où les paysans ont l'âme douce et grande,
Où l'infini des flots sous l'infini des cieux,
Attirant malgré lui le pâtre de la lande,
Met un chant à sa lèvre et de l'amour aux yeux.

Lud Jan était né à Ploërmel, à deux pas de la Brocéliande de Merlin et de Viviane, dans une contrée dont Renan a dit quelque part : « Quand on pénètre dans le Morbihan, un vent froid plein de vague tristesse s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels mugissements. »....

Après avoir été, au Petit-Séminaire de Ploërmel, l'élève de deux poètes distingués, les abbés Le Dorz et Lefranc, et fait partie, à Rennes « de ce groupe de poètes dont *Le Parnasse Breton*, puis *L'Hermine* manifestèrent la belle floraison de rêve et le noble effort d'art », Lud Jan devint greffier de justice de paix à Caulnes (Côtes-du-Nord.) Ce fut sans doute du sentiment de l'humilité relative de sa condition que provint « l'amer dégoût » qui, pour employer ses propres expressions, « rongeait son cœur altier ». D'autre part, les paysages entrevus dans son enfance avaient communiqué à son âme leur mélancolie profonde.....

Mais lentement le ciel triste, les mers sauvages
Pénétrèrent mon cœur de solennels effrois,
Et ma jeunesse en deuil erra sur les rivages
Où des menhirs païens sont mêlés à des croix.

... Et la lande pelée où la maigre bruyère
Frissonne a des aspects de désert attristé

... Les rochers qu'effleurait la mourante lumière
Pour le rêve des nuits se recueillaient entre eux,
Et l'on apercevait sur leurs fronts ténébreux
Çà et là, des profils de pâtres en prière.

Les pâtres reviennent souvent dans son œuvre :

Des pâtres inconnus redisent un chant triste
Et le rêve éternel du Celte est dans leurs yeux.

Ce sont les pâtres du Ménez

Des hommes grands aux yeux mouillés de rêve,

ou bien, c'est un compagnon d'autrefois :

Il avait tout le jour couru dans les bruyères,
Sifflant les geais moqueurs et dérobant les nids.
Mais sitôt que le soir éteignait ses lumières
Il s'arrêtait rêveur sous les cieux infinis.

Le pâtre se tenait debout la tête nue :
Et le signe de croix, qu'il traçait largement,
Prenait dans l'ombre une ampleur inconnue
Sur la sérénité du profond firmament.

Puis, quand tout s'effaçait, clochers et clartés roses,
Quand le silence énorme endormait l'horizon,
Dans le recueillement mystérieux des choses,
Il écoutait venir le nocturne frisson.

Plus loin, il met en scène un pâtre et une pâtouresse à l'*éveil du printemps* :

... Là-bas, à l'horizon, il est des rochers sombres
Que l'automne et l'hiver ont rouillés à jamais ;
Sur la lande stérile ils allongent leurs ombres :
Mais la bruyère rose a voilé leurs sommets.

Quand les baisers d'argent de l'aube qui se lève,
Sous leur manteau de fleurs, caressent les granits,
Le menhir attendri semble adoucir son rêve
Et tressaillir de joie au murmure des nids.

Par le sentier étroit qui monte entre les pierres,
Vers la cîme bleuâtre et le clair firmament,
Humide de rosée et flairant les bruyères,
Un troupeau de moutons arrive lentement.

... Et de l'autre côté de la haute colline
Voici qu'une autre voix redit le même chant :
C'est une pâtouresse, une pauvre orpheline
Qui mène ses moutons et qui chante en marchant.

Dans la paix du matin l'appel d'amour s'élance...
On n'entend plus les bruits des ruisseaux et des bois :
La nature s'apaise en un pieux silence
Où s'unissent deux cœurs dans l'hymen de deux voix.

Entre les noirs rochers, au bord de la bruyère,
Dans l'azur infini du ciel limpide et bleu,
Le soleil, à flots d'or épanchant sa lumière,
Se lève, majestueusement, tel qu'un Dieu.

Dans le nimbe éclatant qui grandit derrière elle,
La pâtouresse vient, d'un pas tranquille et sûr,
Enfant encor, laissant s'incliner son corps frêle
Et ses beaux cheveux blonds frissonner dans l'azur.

Ils s'arrêtent tous deux, souriants, plein de grâce,
Et se tendent la main sans parler. Le soleil,
Epanchant à flots d'or sa clarté dans l'espace
Auréole l'âmour printanier à l'éveil.

Voilà l'éclosion des amours grandioses !
Voici deux cœurs qui s'ouvrent ! C'est l'amour
Qu'on respire dans l'air et qu'on voit dans les choses
Au lever triomphal du printemps et du jour.

On comprend que Tiercelin voulant caractériser l'œuvre de Lud Jan ait dit :

Un pâtre dont la voix fraîche est claire et touchante,
Un jeune pâtre, assis dans la bruyère, chante
Les mains pleines de terre et les yeux pleins de ciel.

C'est qu'en effet, chez lui, beaucoup plus que chez tout autre, l'on trouve la préoccupation des destinées

humaines et l'amour passionné de la nature. Ainsi que l'a remarqué Beaufils : « L'attraction de deux êtres, l'union de deux existences, l'amour enfin, il ne le conçoit que comme une des formes du rythme universel. Il ne se borne pas, après tant d'autres, à intéresser la nature aux joies et aux douleurs de l'amour ; il ne se contente pas d'en faire la complice de l'humanité qui souffre ou qui rit ; il lui prête des sourires et des pleurs ; il lui suppose des rêves ; il lui donne des sens, lui souffle des colères, lui insinue des extases, la fait se mouvoir, respirer, vivre enfin d'une vie humaine. »

Vous voyez, dans *Idylle Mélancolique*, un couple d'amoureux passer sous la feuillée :

... Comme pour les bénir le chêne ouvre ses branches,
Les herbes du gazon tressaillent sous leurs pas,
L'arbuste frissonnant les baigne de fleurs blanches,
Et, pour les écouter, l'oiseau chante plus bas.

On croirait voir marcher la Nature elle-même :
C'est elle, ces deux corps vigoureux et puissants !
C'est l'arbre, le ruisseau, le sol qui dit : Je t'aime !
Son âme est dans leurs yeux. sa sève est dans leurs sens.

Ces vers ne sont-ils pas typiques? Et ce cri d'un vieillard qui, à travers les rameaux, regarde le couple errer ?.

... « Oh ! dit-il, jeunes gens, j'admire sans envie
L'amour qui peut fleurir pendant toute une saison !
Le printemps de la Terre et celui de la Vie
Hélas ! n'ont tous les deux qu'un étroit horizon !

... Mais toi, Sainte Nature, éternelle maîtresse,
Tu renaîtras sans cesse et fleuriras toujours,
Et tu feras chanter ton auguste allégresse
Sur la tombe muette où dorment nos amours.

Nos pères t'adoraient sous la forêt profonde
Dans l'effroi de ta force et de ta majesté,
Et nous, les survivants des vieux cultes du monde,
Aux rayons du soleil nous fêtons ta beauté.

Alors, versant plus d'ombre, épanchant plus d'aurore,
Dans la sérénité de tes cieux infinis,
Tu bénis doucement l'amour qui vient d'éclore,
La chanson des baisers mêlée à celle des nids.

L'amour ! Lud Jan n'en a guère parlé, peut-être parce qu'il ne l'a point compris. C'est en vain qu'à l'un de ses personnages, *L'Ascète*, d'anciennes amies chantent « d'une voix douce et lente : »

« Le temps n'est pas venu pour nous d'être moroses,
« Viens : le soleil joyeux a tiédi le gazon.
« Le soir en s'endormant a baisé les flots roses,
« Et mis un rêve épars sur le vague horizon,
« Où nos lèvres en fleurs s'ouvrent comme des roses. »

Il préfère regarder son Crucifix de fer et écouter

la voix divine
Du jeune Dieu martyr qui mourut en aimant :

« O mon frère, l'amour des hommes, l'amour passe. »

Un autre trait de la physionomie poétique de Lud Jan, c'est son affection pour le vers alexandrin auquel il est toujours resté fidèle. Il eût peut-être pu varier davantage sa forme ; mais les questions de rythme et de métrique le préoccupaient fort peu. « Il s'est contenté de chanter », a dit un de ses amis, « parce qu'il y avait en lui l'âme d'un chanteur ». D'ailleurs, n'avons-nous pas son propre témoignage ?

... Et des rives de l'Oust aux rives de la Rance
Je n'ai fait qu'une chose ici-bas : J'ai chanté.

Mais pourquoi ajoute-t-il?

Hélas! je n'ai rimé qu'une chanson bretonne,
Mystérieuse voix de la terre ou des flots,
Vaguement entendue un triste soir d'automne
Où tous les bruits semblaient s'achever en sanglots.

Lud Jan est trop modeste. Cette « chanson bretonne » dénote, de l'aveu de tous, un tempérament de grand poète, et, comme Le Braz, il a dit magnifiquement, à sa façon, *La Chanson de la Bretagne*.

*
* *

Quand la chanson doit être brève,
C'est le moins qu'on la chante fort.

Or, Le Braz croit que

la Bretagne
Va dans la mort s'assoupir,

et il vient

chanter aux portes
Les derniers rêves cueillis
Sur les lèvres presque mortes
Du plus aimé des pays.

Pour mourir, si nous en croyons le poète, la Bretagne n'attend que la proche disparition

*des* noires Gwerziou, rudes comme l'histoire,
*des* blanches Soniòu, douces comme l'amour.

... Ah! quand vous serez morts, morte aussi la Bretagne
S'étendra toute nue en son linceul d'hiver,
Et les rochers pensifs qui gardent la montagne
Descendront des sommets pour rentrer dans la mer.

Les saints même, les saints s'enfuiront des églises.
On les verra partir, le rêve celte au front,
Et, s'essuyant les yeux avec leurs barbes grises,
Dans leurs auges de pierre ils se rembarqueront.

Plus loin, Le Braz ne renonce-t-il pas à écrire un poème, sous prétexte que les derniers vieux mendiants auraient emporté dans leurs tombes lè secret des sônes d'amour ? Il exagère et se calomnie manifestement. Ce prétendu essai de poème où il évoque la rencontre qu'il fit à Paris d'une Bretonne émigrée et l'éclosion de leur amour « sous la poussée des souvenirs religieux de Bretagne » est un pur chef-d'œuvre. Nous le préférons aux autres pièces si justement célèbres : *En mai, Les Epaves, Treguêr, Jeanne Lezveur, Jeanne Larvor, Chanson de bord, Le Conscrit, Le Chant des Nuages*, etc. Il y aurait une comparaison très intéressante à faire entre cette rencontre, dans la capitale, de « Nannic la songeuse » avec le « Cloarec » poète et l'entrevue, en pleine campagne, du pâtre avec la pâtouresse, d'après Lud Jan.

... Ce fut un soir d'avril que je la rencontrai
Au sortir des « Prières ».
Je savais qu'elle était du grand pays pleuré
Où fleurit l'ajonc vert constellé de bruyères.

Je savais que sa mère et ma mère (que Dieu
Fasse paix à leurs âmes !)
En même enclos dormaient sous le firmament bleu
Et c'est pieusement d'Elles que nous causâmes.

La rue où nous marchions avait des airs cloîtrés
De calme monastère :
Tels nos bourgs assoupis, quand sur les monts d'Arez
Les couchants de Bretagne ont versé leur mystère,

Loin, très loin, se perdait la troublante rumeur
Des choses de la ville ;
On eût dit, maintenant, le murmure endormeur
Qui sur nos grèves monte avec la mer tranquille.

Et nous l'avions en nous la paix de tes couchants,
Terre des âmes grises !
Nous allions dans Paris comme à travers tes champs,
Et ton odeur salée ondulait dans les brises !

. . C'était jour de pardon aujourd'hui quelque part,
Et voilà, ce nous semble,
Que le pardon fini, la nuit pleine, très tard,
Par les sentiers perdus nous revenons ensemble.

Dans le firmament pâle un clair de lune luit...
Vêtu de gazes blanches
Le grand peuple muet des formes de la nuit
Se lève, et des baisers frissonnent sous les branches.

Ame des soirs bretons, des soirs religieux,
Que Dieu te le pardonne !
C'est toi qui nous as dit par les champs, par les cieux
D'aimer pieusement à la façon bretonne !

Le Braz a donné d'autres « sônes » de « Cloarec » dans *Tryphina Keranglaz* et dans *La Chanson de la Bretagne*. Lorsqu'il nous arrive de les relire, nous croyons entendre, chantée par un pâtre des environs d'Auray, l'exquise « sône » du « jeune clerc » :

... « Quand j'étais au bois, j'entendais le rossignol — faire de la musique sur un rameau d'épine blanche. — Voilà un oiselet qui chante, qui chante, et qui répète son refrain, — qui dit la vérité à tous les jeunes gens. — Voilà un oiselet qui chante, qui dit la vérité : — « Tout amoureux d'une belle désire en être aimé ; — Tout amoureux d'une belle désire en être

aimé ; — il ne peut s'endormir ni la nuit, ni le jour. » — Dis-moi donc, oiselet rose, où tu prends ton repos. » — « Sur un rameau d'épine blanche, c'est là que je passe toutes mes nuits. » — Dis-moi encore, oiselet rose, dis-moi où tu chantes. » — Sur une branche d'épine noire (de prunellier), — c'est là que je chante mes douleurs. »

Suivant la remarque d'un esthéticien, M. Basch, Le Braz a su allier la forme savante à l'inspiration populaire. L'étude des *gwerziou* et des *soniou* de nos campagnes lui a permis de créer des images hardies et nouvelles. « L'Océan promène avec lenteur sur son *épaule* les vieilles épaves ; le soleil renaissant agite ses *poings* d'or ; les chênes *boivent* sous les grands cieux ouverts le sang de leurs veines et *saignent* quand les vents jaloux leur livrent bataille », etc. L'originalité de Le Braz provient de cette faculté d'animer, de vivifier tout et du tour tragique, oratoire, pour ainsi dire, de son inspiration, qui contraste singulièrement avec le tour élégiaque et sentimental de Le Goffic,... tour tragique que l'on découvre dans ses *Sonnets Armoricains* comme dans *la Chanson de la Légende :*

Voilà comme à la mer sauvage,
Aux durs Menez de Breiz-Izel
S'en vint, de rivage en rivage,
La Légende aux lèvres de miel.

Et c'est là qu'elle est enterrée
Sous un chêne aux rameaux épais...
Pauvre grand'mère tant pleurée,
Que le bon Dieu te fasse paix !

*
* *

Mais non, poète, elle n'est pas enterrée ; elle fleurit en vos œuvres et en celles de vos confrères bretonnants, depuis Quellien jusqu'à Jaffrennou. Deux puissants aèdes, Fleuriot-Kérinou, dans *Les Lointains*, et Frédéric Le Guyader, dans *L'Ere Bretonne* ont fait revivre en une sorte de *Légende des Siècles* la légende et l'épopée de la Bretagne. Le Goffic narre à Gabriel Vicaire l'histoire de la vieille Marivonic, amoureuse du prince Hadanic-Vor, et Tiercelin, le digne élève de Leconte de Lisle et de Hérédia, conte à Renan d'une manière exquise la légende du Folgoët, de ce pauvre « innocent » Salaün qui ne savait dire qu'*Ave Maria*.

Sur la tombe du fou délaissée, ô prodige !
Fleurit un lys si blanc, dressant sa haute tige,
D'une si douce odeur et d'un si vif éclat,
Qu'il n'était pas un bon chrétien qui ne parlât
De cet événement, très loin dans les domaines.
Ce lys miraculeux vécut là six semaines,
Et chacun put le voir et constater encor
Sur ses feuilles, tracés en caractères d'or,
Ces mots bénis : *Ave Maria* !... La nouvelle
Du miracle, car c'est ainsi que Dieu révèle
La sainteté de ceux qu'il choisit, rassembla
Un grand concours de peuple ; et les gens venus là,
Des gens de tout état et de toute paroisse,
Afin que le renom du bienheureux s'accroisse
Et pour perpétuer un miracle si beau,
Pensèrent qu'on devait honorer d'un tombeau
L'humble corps que le ciel marquait par de tels signes.
On choisit donc, parmi les hommes les plus dignes,
De pieux travailleurs pour creuser tout autour
Du beau lys, et chacun fit son œuvre à son tour.

Et quand la fosse fut entièrement creusée,
Quand la tête apparut, souriante et rosée,
Plus belle qu'autrefois, alors ce fut un cri :
Sur les lèvres du Saint le lys avait fleuri !

Renan que Tiercelin invite ensuite à dire avec lui, comme Salaün

La prière bretonne
Celle qu'on récite à genoux
Mains jointes, d'une voix très lente et monotone,

Renan a conté la légende « d'une prétendue ville d'Is qui, à une époque inconnue, aurait été engloutie par la mer. On montre à divers endroits de la côte, l'emplacement de la cité fabuleuse, et les pêcheurs vous en font d'étranges récits. Les jours de tempête, assurent-ils, on voit dans le creux des vagues, le sommet des flèches de ses églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches, modulant l'hymne du jour ». On comprend aisément qu'après Olivier Souvestre, une pareille matière ait tenté l'intrépide celtiste Jean Le Fustec. Nous ne savons si Fleuriot-Kérinou a ouï le tintement des cloches d'Is ; il nous semble plutôt avoir prêté une oreille attentive aux « éternels mugissements » de « la mer sauvage », pour employer une expression usitée sur le littoral amoricain :

Tumultueux et fiers, groupés sous la conduite
Des souffles vigoureux, les flots pressés vont vite,
Se cabrent bondissant, hennissant, s'obstinant.
Sonnez, brises, clairons de la grande marée,
C'est la charge des flots âpre et désespérée,
Terrible et sans merci, contre le continent.